

AVANT-PROPOS

Un homme, grand, se tient sur une place, dans une rue, traverse un train de wagon en wagon, s'assied dans un autobus. Qu'est-ce que c'est, grand ? Disons, une tête de plus que la moyenne. Suffisamment grand pour que d'autres hommes grands se disent : « Voilà un homme grand » !

Le grand homme a besoin de quelque chose. Ses mains sont grandes, sa voix porte loin.

Il a deux options : il peut, ambitieux, vouloir plier le monde à sa volonté. Il domine déjà tout, il n'a qu'à faire valoir sa stature dans son comportement, ses actes, ses opinions. Certes, il est entendu, certes il est vu. C'est sa nature et donc visiblement son droit de naissance. Un lion est un lion. C'est l'idée.

Dans un tel scénario, l'homme grand est au-dessus du monde. Mais qu'en est-il si cet homme veut entrer dans le monde ? C'est une différence essentielle. Il ne peut pas traverser la vie en se courbant, il ne peut pas se faire plus petit qu'il n'est. Alors il cherche un intermédiaire. Il doit trouver quelque chose qu'il peut mettre entre lui et les gens ; quelque chose qui le rapproche d'eux.

Un jour, il sait : une caméra.

1. Rob Rombout est photographe et réalisateur.
2. C'est un homme grand, même selon les normes néerlandaises. C'est sans doute mon manque d'imagination, mais je refuse de voir une autre raison qui relierait ces deux points.

Presque tous les photographes expliquent leur besoin de photographie par la psychologie : j'étais si timide et, avec l'appareil photo, j'ai surmonté ma timidité. Ou je ne me suis jamais senti à ma place, mais l'appareil photo m'a donné un moyen de me connecter. Un jour, j'ai entendu un photographe dire : « Je suis devenu photographe parce que je ne savais pas quoi faire d'autre de mes mains. »

Lorsque vous voyez les portraits de Rob Rombout, vous remarquez sa proximité avec ceux qu'il photographie. Je ne parle pas de gros plans. Je veux dire qu'il attend, jusqu'à ce qu'une pose disparaisse, jusqu'à ce que votre mâchoire se détende, que vos épaules s'affaissent. Seul l'appareil photo lui permet de s'approcher autant.

Dans les photographies qu'il a rassemblées, on voit des visages doux, des yeux détendus. Dans le cas des portraits que Rob a fait de moi, il a utilisé une méthode, disons, verbale. Rob est un tonneau ambulante d'anecdotes – et ce tonneau fuit, car les anecdotes continuent de couler et ne s'épuisent pas. Lorsque j'étais devant son appareil photo, il parlait et parlait, et il est arrivé un mo-

ment où je ne pouvais plus répondre à ses anecdotes par les miennes (comme je l'ai dit à ma petite amie : « J'ai enfin rencontré un homme qui parle plus que moi ! »), mais je laissais ses blagues m'envahir jusqu'à ce que je ne fasse plus qu'écouter, que je ne réfléchisse plus activement, je ne pose plus activement devant l'objectif.

Henri Cartier-Bresson a parlé un jour du « moment décisif », celui que, comme photographe, il faut saisir – il parlait d'un moment dynamique, d'un événement précis. Pour Rob, le moment décisif semble être celui où quelque chose s'arrête, s'immobilise.

La photo qu'il a prise de moi n'est pas celle que je préfère, car qui veut se voir désarmé ? Mais elle représente bien qui je suis.

Ce que Rob cherche – et là je spéculé à nouveau –, c'est lui-même. C'est un homme de grande taille, aux cheveux longs. Il porte des chaussures lourdes et des vêtements noirs. Il est photographe, cinéaste, enseignant. Il vient des Pays-Bas, vit au Portugal, travaille à Bruxelles, a fait des films dans le monde entier. Je l'ai toujours connu incroyablement patient, je ne l'ai jamais surpris à avoir des avis tranchés. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a aucune prétention chez lui. C'est aussi ça qu'il cherche dans ses images.

Voici les anecdotes dont je me souviens le concernant :
– sur une île française de l'océan Indien (l'île Amsterdam)

à des semaines de navigation du reste du monde habité il a vécu un rituel au cours duquel le plus jeune soldat en poste sur l'île devait se déguiser en femme mariée et danser avec les autres soldats, et Rob a trouvé cela effrayant.

– Pendant le voyage vers cette île, il a dû s'attacher dans son lit avec des liens de sécurité car le bateau se dressait presque à la verticale sur les vagues.

– Il est devenu par hasard copropriétaire d'un hôtel dans le nord de la France.

– Il a dormi au pôle Nord sous tente ; autour des tentes, quatre fils étaient tendus auxquels étaient attachées des grenades assourdissantes pour dissuader les ours polaires trop curieux de passer par là. Le premier matin, Rob est sorti de sa tente et a heurté le fil. Boum ! Pas de problème, dit le guide, nous pouvons placer les trois fils restants en triangle autour des tentes. Le deuxième matin, Rob est sorti de sa tente, il heurte un fil, nouveau boum. Le campement ne pouvait plus être protégé. Les ours polaires ne se sont rendus compte de rien.

Il y a sûrement des anecdotes qui illustrent mieux la vie de Rob, mais ce qu'elles ont en commun, c'est le hasard, les conjonctures. Pas de plan préconçu. En tant que créateur, Rob est un homme grand qui ne veut pas plier le monde à sa volonté mais être dans le monde.

Lorsque Rob a réalisé un court métrage sur moi, il a d'abord enregistré tous les entretiens dans un studio à

Bruxelles. Après, le tournage a commencé : en Lettonie, nous avons voyagé en bus et en train. Pourquoi la Lettonie ? Aucune idée. Parce que aucun de nous n'y étions allés auparavant. Je me souviens que j'avais une *deadline* à respecter. Que j'étais inquiet à l'approche des élections américaines. Que je lisais un livre sur Lincoln. Que l'application Pokemon venait de sortir. Qu'à cette époque, je traversais une crise relationnelle chronique. Rien de tout cela n'avait d'importance. Ce qui comptait, c'était que nous voyagions dans un train de Riga et vers la frontière russe et que, pour une photo, je devais regarder fixement devant moi.

Rob, le grand gaillard, était juste au-dessus de moi, avec un caméraman et un preneur de son.

Le wagon-restaurant était tapissé de bois verni, un serveur en veste de smoking préparait des cocktails. C'était du glamour d'avant-guerre, mais du faux glamour. Parce que dans le compartiment étaient accrochés des écrans diffusant des clips musicaux russes, des clips vidéo que – encore une chose que j'ai apprise – ne distinguaient de la pornographie qu'un ou deux centimètres de bikini. Et j'ai regardé devant moi. Rob à côté de moi. Une prise qu'il a fallu refaire encore et encore.

L'artiste Marina Abramovic a dit un jour : « J'aime le moment où cela cesse d'être une performance et où cela devient la vraie vie. » Dans le train, d'une manière ou

d'une autre, mon délai est tombé, mes soucis aussi, la patience de Rob est devenue ma patience, je n'étais plus assis pour faire quelque chose, j'étais seulement assis. Un moment de simplicité qui aurait pu durer bien plus longtemps.

Joost de Vries